

Geneviève CALBRIS, *L'expression de la pensée d'un
homme politique*

Paris, CNRS Éd., coll. CNRS Communication, 2003, 205 p.

Fabienne Martin-Juchat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4521>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.4521](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.4521)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 346-347

ISBN : 978-2-86480-848-0

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Fabienne Martin-Juchat, « Geneviève CALBRIS, *L'expression de la pensée d'un homme politique* », *Questions de communication* [En ligne], 6 | 2004, mis en ligne le 16 mai 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4521> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.4521>

mise à contribution de ce que les Allemands pensent de François Mitterrand devrait plus que cela n'a été fait servir à nuancer, à alimenter ou à approfondir, le passionnant débat sur l'image allemande de l'Autre et sur les mentalités françaises.

Ludovic Dakossi

CEPLA, université de Metz
luddakos@yahoo.fr

Geneviève CALBRIS, *L'expression de la pensée d'un homme politique.*

Paris, CNRS Éd., coll. CNRS

Communication, 2003, 205 p.

Geneviève Calbris est ingénieur de recherche à l'École normale supérieure de Lettres et Sciences humaines de Lyon. Depuis une vingtaine d'années, elle étudie la communication non verbale et plus précisément le rôle des mimiques et des gestes. Co-écrit avec Louis Porcher et intitulé *Gestes et communication* (Paris, Hatier/Crédif, 1989), son dernier livre explicitait déjà son objet de recherche. Dès l'introduction de *L'expression de la pensée d'un homme politique*, Geneviève Calbris annonce les implications théoriques de sa recherche empirique : « La construction du monde symbolique serait le produit de l'activité perceptive sensori-motrice exercée par l'animal humain dans un certain contexte physique, le geste rappelle le percept à la base du concept. Cette double construction de l'abstrait à partir du concret transparait dans l'expression orale de la pensée, dans sa double formulation gestuelle et verbale » (p. 9). L'hypothèse n'est pas nouvelle. Selon André Leroi-Gourhan, « l'esthétique repose sur la conscience des formes et des mouvements (ou des valeurs et des rythmes) propre à l'homme [...] qu'il puise dans son équipement sensoriel, mis au service d'un merveilleux appareil à transformer les sensations en symboles » (André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole. II La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel, 1964, p. 95). Or, le chercheur a suivi les cours de Marcel Jousse (fortement inspiré par Henry Bergson) qui souligne, dès le début du siècle, l'ancrage gestuel de tout processus d'intellection et de sémiotisation. Plus récemment, en parlant de cognition

distribuée et d'action située, la sociologie cognitive se place dans cette lignée.

Cependant, Geneviève Calbris a été formée par les courants structuralistes qui dominent encore les méthodologies d'analyses de corpus en sciences du langage ; son hypothèse en devient particulièrement osée et pertinente, d'autant qu'elle s'appuie sur un ancrage anthropologique du geste symbolique, à partir d'une méthodologie rigoureuse de terrain. L'analyse des gestes co-verbaux de Lionel Jospin (enregistrés lors d'interviews au JT durant la période de juillet 1997 à avril 1998) se place dans la lignée théorique des travaux des ethnométhodologues et des ethnographes de la communication (synthésisés en France par Yves Winkin dans son ouvrage *La nouvelle communication* (Paris, Éd. du Seuil, 1981), et méthodologique des approches structuralistes (représentées en France par Jacques Cosnier et Alain Brossard). Geneviève Calbris souligne que les gestes sont souvent perçus comme une gesticulation illustrative à visée pédagogique alors que ceux-ci nourrissent l'énonciation. Le geste permet l'élaboration et la formulation de la pensée, il en facilite la genèse : « Le geste maintient l'idée à l'esprit le temps de la verbaliser au mieux, il facilite la compréhension du concept à mettre en mot » (p. 15).

Les différentes fonctions du geste sont ensuite détaillées. À cet égard, l'auteur reprend les résultats de la recherche en *non verbal communication* depuis les premiers travaux de Paul Ekman et William V. Friesen (1969). Les propositions de classification ne manquent pas et Geneviève Calbris privilégie une méthode qui « consiste à confronter les diverses significations contextuelles du geste aux éléments physiques qui le constituent ». Aussi confirme-t-elle l'hypothèse de George Lakoff et de Mickael Johnson selon laquelle le geste serait « la figuration, partagée mais non consciente, du percept et la représentation d'une métaphore pré-conceptuelle qui peut remonter aux origines d'une culture, voire de l'homme » (p. 6).

Les gestes accompagnant la formulation de concepts abstraits sont motivés, conventionnels et polysémiques. Motivés et conventionnels car ils trouvent leur origine expressive dans notre expérience perceptive commune. La gestuelle hautement symbolique et complexe de Lionel Jospin, de la droite et de la gauche, « ne fait qu'exprimer des schèmes imagés et abstraits, dérivés d'expériences perceptives communes, proprioceptives et visuelles : la croissance physique ; le développement symétrique de tout corps vivant constitué d'un axe central et d'éléments symétriques ; la marche en avant ; l'écriture qui va de gauche à droite dans la culture occidentale » (p. 192). La polysémie du geste exprimant des concepts abstraits s'explique par « dérivation sémantique à partir d'un lien analogique » : le poing fermé évoque la « force de résistance contre l'étranger ou le dynamisme nécessaire dans la compétition économique, etc. » (p. 193).

Cette prise en compte de la dimension incarnée des actes de langage, non seulement d'un point de vue théorique mais aussi méthodologique, ne peut que fortement intéresser les chercheurs des sciences de l'information et de la communication qui, depuis la constitution de la discipline, revendiquent la nécessité de resituer les discours dans les jeux d'interrelations entre dispositifs médiatiques (incluant la technique) et anthropologiques.

Fabienne Martin-Juchat

LIMSIC, université de Bourgogne
Fabienne.Martin@u-bourgogne.fr

Daniel CEFAL, Dominique PASQUIER, dirs,
Les sens du public. Publics politiques, publics médiatiques.

Paris, Presses universitaires de France,
2003, 519 p.

L'ouvrage est le fruit d'une confrontation délibérée entre deux thématiques proposées dans des séminaires de recherche à l'École des hautes études en sciences sociales : l'une traitant des recherches anthropologiques sur les publics médiatiques, l'autre posant la question des formes de l'expérience publique. Dans cette

optique, deux responsables de ces séminaires, Dominique Pasquier et Louis Quéré, ont organisé un colloque à l'université de Picardie, en mars 2002, sur le thème des *Sens du public*, dont le présent recueil constitue une sélection des communications (21 au total). Il s'agissait alors de « mener un travail de réflexion théorique, ancré dans des études de cas empiriques, sur la constitution des publics politiques et des publics médiatiques, sur les formes d'expérience engagées par leurs membres, sur la nature de ces deux types de collectifs et, le cas échéant, sur leurs modes d'imbrication » (p. 13).

Le fil conducteur de l'ouvrage peut être résumé dans l'interrogation suivante : comment, c'est-à-dire quand et où, un public fait-il sens ? Par « sens » il faut entendre ici : existe, agit, performe ou tout simplement « se publicise » (p. 14). C'est toute la question de la nature des publics qui se pose alors, mais on s'aperçoit rapidement que la conceptualisation de cette notion est délicate. Ceci dit, la somme des contributions permet d'esquisser une réponse à la question « qu'est ce qui fait (un) public ? » : le sentiment de lien, d'appartenance à une communauté, de « voir avec » ou « vivre avec ». Dès lors, c'est la conscience d'un lien qui fait public, que celui-ci soit de l'ordre de l'engagement spontané – un projet citoyen, associatif (Nina Eliasoph, Philippe Chaniel), une cause (Dominique Cardon, Jean-Philippe Heurtin), une activité culturelle (Emmanuel Pedler, David Bourbonnaud) – ou activée – par le chercheur (Joan Stavo-Debauge, Sabine Chalvon-Demersay), par l'institution (Loïc Blondiaux). Et cela vaut pour les publics politiques et médiatiques.

Les enquêtes de terrain occupent une large place dans les contributions : bureau du travail de la municipalité de Shenzhen (Chine), festival d'Avignon, villages de la région de Kayes (Mali), le « Vieux-Lyon », les campagnes bretonnes, et aussi l'internet, etc. Ces textes s'inscrivent dans une perspective largement sociologique et empirique : les auteurs travaillent à partir de corpus de lettres, de mails, d'articles de presse, et nombre d'entre eux empruntent à